

# *Libretto*



CHARLEMAGNE ISCHIR DEFONTENAY

# STAR

OU

Ψ

## DE CASSIOPÉE

HISTOIRE MERVEILLEUSE  
DE L'UN DES MONDES DE L'ESPACE

NATURE SINGULIÈRE, COUTUMES, VOYAGES,  
LITTÉRATURE STARIENNE,  
POÈMES ET COMÉDIES

roman

Traduit du starien

*libretto*

© Libella, Paris, 2018

ISBN : 978-2-36914-404-5

# INTRODUCTION



## ORIGINE

*Delectari maxime, semper et illico.*

### I

Va!  
Car déjà  
De l'Himalaya  
Les plus hauts sommets sont là  
Devant nous. Et l'Inde; ... la voilà  
Sous nos pieds!... Montons par là.  
Tiens! au ciel, Brahma  
S'éleva  
Là!

### II

Et l'Indien montrait, dans un groupe de cimes,  
Par-dessus tous les monts, le front des blocs sublimes.  
Devant eux tout Moghol fléchissant le genou  
Croit adorer les pas du Jupiter hindou;  
Car les traditions du Tibet et du Sind  
Enseignent que Brahma, suivant à travers l'Inde  
Du long Himalaya la rampe de granit,  
Sur ces rochers parfois s'élançait au zénith.

### III

Sans différer nous prenons la route  
Que de la main mon guide indiquait.  
La course d'un jour devait sans aucun doute  
Nous mener au pied du mont qu'il me marquait  
Comme le but de notre voyage.  
Nous franchîmes donc pendant quelques instants  
Plusieurs ravins d'un périlleux passage ;  
Puis le jour baissant, nous gagnâmes à temps  
Un frais plateau diapré de verdure  
Où nous devons passer la nuit.  
Lorsque j'eus pris quelque nourriture,  
Je m'endormis du sommeil qui suit  
Ordinairement l'extrême lassitude,  
En dépit du bruit qui parfois m'effraya,  
Car les cris du vent dans cette solitude  
Étaient répétés sur tout l'Himalaya.

### IV

Quand je me réveillai, le soleil déjà de sa clarté  
Illuminait l'Asie au loin. Un jour pur et limpide  
Prolongeait le regard jusqu'à l'horizon agrandi.  
Car de ce tertre riant au front des cimes adossé  
L'Inde se déroulait, et devant mes yeux se retraçaient,  
Des sommets du mont géant aux limbes de l'espace,  
Les étages divers des riches climats que je sortais  
D'explorer. C'étaient d'abord dans l'infini lointain  
Des forêts d'où jaillissaient des touffes de palmiers ;  
Puis, des champs sinueux, où les villages, par essaims  
Groupés, nous semblaient faire à cette heure miroiter

Les minarets si capricieux des pagodes hindoues.  
Au contraire, à l'occident, au pied de la montagne  
Un sol abrupt, ainsi qu'un vaste abîme se creusant,  
Entrouvrait l'écrin où brille la perle de l'Asie :  
Mes yeux découvraient Cachemire au sein de sa vallée.  
L'effroi vint vraiment m'assaillir quand je mesurai  
Dans ce moment les profondeurs immenses, le grand vide  
Accumulé sous mes pieds dans une marche de deux mois  
Qui vit escalader les versants méridionaux  
Du long Himalaya. Puis, un instant je regardai,  
Enfin, ces plateaux comme un vaste escalier monstre  
Disposés sur ces monts en pyramide sculptés,  
Qui faisaient surgir au ciel une suite de degrés  
Taillés par Brahma, presque à la mesure de ses pas.

V

Mais bientôt la voix de mon guide,  
Qui murmurait contre l'inaction  
Où j'étais resté, me décide  
À terminer la longue ascension,  
Dont nous avons fixé le terme.  
Nous nous mettons pleins d'ardeur en chemin,  
Gravissant tous deux d'un pas ferme  
Le plan rugueux des pentes du terrain.  
Un froid vif glaçait l'atmosphère,  
Et cependant un radieux soleil  
Sur nos fronts perpendiculaire  
Planait aux cieux dans un azur vermeil.  
Par des sentiers impraticables  
Rampant, grim pant, nous parvînmes bientôt  
Devant des glaciers formidables,  
Triple rempart, qui défendait l'assaut

Du mont où Brahma se dérobe  
Aux yeux mortels; de ce mont redouté,  
Le point culminant de ce globe,  
Par un dieu seul jusqu'alors fréquenté.

## VI

Quand je me vis si haut perdu dans ce désert,  
Aux célestes confins du monde et du chaos,  
J'eus voulu reculer. La sainteté sauvage  
De ces altiers sommets glaçait tout mon courage.  
Alors notre voyage  
Me semblait un outrage  
Aux puissances du ciel que nous venions tenter  
Si près de leur séjour... Et moi, courbant le front  
Sous tant de majesté, j'allais céder la place,  
Quand je vis dans les traits de l'Indien l'audace  
Briller. Son œil embrasse  
Avidement l'espace  
Qui le sépare encor des extrêmes hauteurs  
De l'univers connu. Car jamais montagnard  
Ne s'était vu si proche  
De la lugubre roche  
Que l'Hindoustan, au loin, regarde avec effroi.  
D'un tel succès son âme  
S'applaudissant, s'enflamme,  
S'exalte d'un désir d'immense vanité;  
L'orgueil lui persuade  
De tenter l'escalade  
Des monts dont les hauteurs plongeaient dans l'inconnu.  
«Pauvre idiot qui tremble!  
Reste si bon te semble,  
Dit-il avec dédain. Moi je vais au plus haut

Des sommets de la terre  
Pénétrer le mystère  
Dont s'entourent les dieux. S'élever, se grandir,  
N'est-ce pas ce qu'envie  
L'homme toute sa vie?  
Le ciel est là si près!... Oui, je veux, pénétrant  
Aux demeures suprêmes,  
Dérober les problèmes  
Enfermés dans leur sein. Qui sait si, comme Dieu,  
Là! j'allais tout connaître;  
Dieu je serais... peut-être<sup>1</sup>!...  
Quelle tentation! quand le ciel est si près  
Qu'il semble qu'on y touche!...»  
Et ces mots de sa bouche  
À peine étaient sortis, qu'il s'élançait inspiré.  
D'une main sacrilège  
Dans ces rochers de neige  
Il se fraie un sentier. Je suivis du regard  
Sa sublime démente;  
Et pendant qu'il s'avance,  
Il me semblait d'en bas voir luttant, suspendu  
Aux flancs de l'Olympe irritée,  
Quelque Titan, ou Prométhée.

1. Les Indiens croient qu'on peut s'élever, par ses travaux ou par la pénitence, jusqu'à être une des puissances du ciel, jusqu'à détrôner un dieu.

## VII

Sur le plan presque droit, de tout accident  
Lisse,  
Qui découpe le mont, son pas ascendant  
Glisse.  
Il s'élève, il gravit... Et je vis sa main  
Prête  
Un moment à saisir le front du divin  
Faîte!...  
Avant qu'il fit un pas, au milieu des airs  
Passent  
Les plus sinistres bruits; de rouges éclairs  
Chassent  
Dans un sillon de flamme un orbe de feu:  
Nue  
Que le souffle rapide et vengeur d'un dieu  
Rue.  
Quelle pierre arrachée au dôme éternel,  
Trombe,  
Poussais-tu? ton flanc s'ouvre!... un fragment du ciel  
Tombe,  
Rompt le pic de Brahma. Le mont fracassé  
Croule,  
Et l'Indien, horreur! du sommet lancé  
Roule!

## VIII

Le Bolide en morceaux saute avec le granit,  
Et les blocs furibonds, bondissant sur ma tête,  
De leurs pesants débris brisent les hauts glaciers.

De vieux nids d'aigles roux roulaient dans les torrents ;  
L'avalanche versait ses rochers, et sa neige  
Renversant tout, frappant, pendant qu'elle grondait.  
Oh ! je ne la vis pas passer à mes côtés,  
Car mes yeux se fermaient ; mais je sentis un souffle,  
Un jet d'air convulsif siffler à mes oreilles...

.....  
Puis le bruit descendant, dans les fonds s'éteignit.

## IX

Le lendemain,  
En suivant de nouveau, mais tout seul, le chemin  
    Qui des sommets de ces montagnes  
Devait me ramener dans les chaudes campagnes  
De l'Inde, qu'inondait un soleil plantureux,  
    Je rencontrai sur un tertre pierreux,  
Au milieu d'un amas de neige grise et blanche  
    Poussé jusque-là par l'avalanche,  
Un bloc étrange, terne et d'un sombre métal.  
Son arête émoussée au contour inégal  
    Portait encor sur sa crête sanglante  
Les lambeaux écrasés d'une chair pantelante.  
    Mon cœur navré reconnut tristement,  
    Dans cette pierre, un lourd fragment  
    Du fulgurant Aérolithe  
Qui frappa l'Indien atteignant la limite  
Qu'un dieu, des champs du ciel le gardien et l'appui,  
Traça d'un trait de foudre, entre ce monde et lui.



## DÉCOUVERTE

### I

Malgré mon froid dégoût pour ce hideux spectacle, la curiosité me poussait cependant à faire l'examen de la masse céleste qui pendant un instant avait pesé peut-être dans la main de Brahma, ou qui du moins au ciel avait longtemps erré dans les flots supérieurs de la mer des étoiles.

### II

Je déblayai la neige dans laquelle gisait cette pierre du ciel, et je pus voir alors la tranche micacée et quelque peu rugueuse de sa cassure ornée des plus vives paillettes. En déblayant toujours, j'aperçus chose étrange ! La coupe ainsi brisée de cet Aérolithe décrivait l'ouverture d'une excavation creusée en sa substance : cavité régulière dont la partie absente se retrouvait sans doute dans les fragments perdus ou broyés dans la chute.

### III

Le Bolide était creux !...

Quelle était cette roche échappée aux volcans d'une sphère inconnue ? D'où venait-elle ainsi ? Était-ce des montagnes

désertes de la lune ? ou, chassée à distance par le scintillement d'une étoile qui roule dans le torrent des mondes, a-t-elle, fatiguée, choisi ce globe étroit pour s'y réfugier ?

Pourquoi ces flancs creusés, cette excavation dont les parois cubiques brillent d'un éclat sombre ?

Mon esprit s'abîmait dans ses incertitudes !...

#### IV

Je déblayai la neige en cherchant à l'entour.

Je pouvais espérer que les restes épars, les débris du Bolide viendraient enfin m'apprendre à quel fragment de roche ou de construction s'ajustait cette pierre...

Or, je ne vis plus trace du bloc tombé des cieux ; ses éclats en roulant s'étaient perdus sans doute au fond des précipices.

#### V

Seulement, en suivant la pente des rochers, mon pied vint se heurter contre un objet sonore. Un coffret métallique finement travaillé reposait dans le sable. Son couvercle incliné comme un large pupitre était historié de figures bizarres.

#### VI

Dans les sentiers déserts des monts Himalaya cet objet transporté recélait un mystère !

Je cherchai par l'étude des signes ciselés sur l'étrange cassette à fixer l'origine d'un semblable trésor, oubliant le Bolide qui montrait ses flancs creux à quelques pas de là.

## VII

Or, mon incertitude croissant de plus en plus, je saisis mon poignard pour briser les liens qui retenaient soudées les lames du pupitre.

Encore un mince effort, et ces lames disjointes allaient se détacher...

J'hésitai cependant, car mon cœur avec force battait dans ma poitrine!

Que pouvait renfermer cet objet enfoui aux froides régions des grands monts de l'Asie, aux plus hautes limites de la terre habitée?

Étaient-ce les plats d'or des dieux de Bénarès? La mitre d'un grand prêtre du temple de Bouddha, ou bien les diamants du trône des Moghols? Dis! terre de Golconde qui caches dans ton sein des brillants tous de flammes, ai-je trouvé l'écrin où ton rajah cupide a mis tes escarboucles les plus étincelantes?

Et l'esprit enivré du merveilleux délire de ces rêves dorés, oh! j'eus peur un instant d'être aveuglé des feux qu'un rayon de soleil pouvait faire jaillir du foyer de richesses renfermé dans ma main.

Toutefois, en cherchant à chasser de mon âme ces splendides chimères, le lieu, l'objet, l'aspect me faisaient pressentir quelque rare trésor.

J'ouvris en palpitant!

## VIII

Je trouvai plusieurs livres, avec un petit nombre de papiers manuscrits...

## IX

Il me fut impossible de deviner la langue parlée en ces écrits. Je n'y pus reconnaître les signes du langage d'une des nations qui pivotent autour des monts Himalaya.

De tant d'événements et d'étranges mystères inquiet, curieux, je résolus dès lors de me charger du coffre. C'était un grand dessein, car ma vie aurait là un immense secret sans doute à pénétrer.

## X

Avant de m'éloigner mon regard se porta une dernière fois sur cette scène abrupte depuis deux jours, deux siècles, solitaire témoin de mes longues angoisses.

Pyramide brisée, le pic décapité paraissait épancher au versant des montagnes sa neigeuse traînée.

Le Bolide gisait, sa cavité béante regardant le coffret à mes pieds déposé.

## XI

En fermant le pupitre que j'allais emporter, à l'un de ses côtés je crus voir une tache de sang noir desséché, pareille aux teintes sombres que j'avais remarquées sur la pierre céleste...

Des lambeaux de sa chair fixés sur le Bolide, le sang de l'Indien avait-il pu jaillir jusqu'à cette distance?...

## LES LIVRES STARIENS

La déclivité des sentiers était encore obstruée par des monticules de neige, ou entrecoupée de petites roches dressées en écueils. Porteur du fardeau dont je m'étais chargé aux sommets supérieurs de la montagne, je descendis deux jours encore, avant de retrouver la caverne où les guides indiens ont coutume de faire déposer aux voyageurs qui montent la portion des provisions de bouche dont le poids les surchargerait. J'y arrivai mourant de fatigue et de faim ; car je ne possédais plus dans ma gibecière que quelques croûtes de pain desséché que j'étais obligé de faire ramollir dans de l'eau de neige.

Je me reposai un demi-jour ; et l'esprit encore tout rempli des scènes qui l'avaient épouvanté naguère, j'ouvris le pupitre dont j'étais devenu le possesseur. Il était d'un bois précieux, recouvert d'une enveloppe de métal ciselé. J'en tirai quelques-uns des livres et des manuscrits qu'il contenait. Ce n'était ni du persan, ni du tibétain, ni de l'hindou, ni même du chinois ou du sanscrit. L'alignement horizontal et la liaison cursive des caractères les rapprochaient plutôt de ceux qu'emploient les nations européennes. Le papier, surtout, était tel que jamais je n'en avais vu d'un tissu aussi serré et aussi compact.

Je me crus sur la trace de quelque grand mystère historique ou d'un secret diplomatique important.

Mon retour s'effectua au milieu de phases et d'événements divers. Je n'ai rien à en rapporter ici.

Revenu à mes études, je me retrouvais toujours en face de cette bibliothèque écrite en une langue inconnue, même aux archéologues et aux linguistes les plus exercés.

Je cherchais, je cherchais. Car grand était l'attrait qui me poussait à deviner la signification de ces lignes dont mes regards ne pouvaient se détacher.

J'eus le courage de recommencer méthodiquement, patiemment, pour cet idiome étrange, les travaux d'un Champollion.

Après six mois de recherches, j'avais trouvé l'alphabet, et je pus enfin assembler, articuler les mots. Dès ce moment je ne me donnai ni cesse ni relâche avant d'être parvenu à déchiffrer le sens de quelques passages des manuscrits, et surtout des livres qui me paraissaient contenir une histoire, une science ignorée.

Quand deux années d'efforts, d'attention et d'études m'eurent initié au mécanisme de ce langage et ouvert les secrets de la traduction, pendant quelques jours il se passa en mon âme un tumulte de doutes, d'angoisses et d'hésitations infinies.

À mesure que je pénétrais le sens de ces ouvrages, un suprême vertige me tenait haletant.

Jugez-en :

Je cherchais avidement quelques passages de ces livres que je pusse rapporter au courant de mes connaissances, et en expliquant, en traduisant toujours, je ne trouvais rien ni des hommes ni des choses de ce monde. Il n'y était question ni de sciences, ni de mœurs, ni de faits semblables aux sciences, mœurs et faits de cette terre ; mais je débrouillais, en étudiant, une histoire, des sciences, un monde auquel le nôtre paraissait inconnu.

Alors, je me rappelai les circonstances au milieu desquelles j'avais fait la découverte de ces livres dans les solitudes de

l'Himalaya : ce pupitre teint du sang de l'Indien écrasé par la chute de l'Aérolithe, cette pierre céleste qui, en se brisant, avait laissé paraître une cavité intérieure, dont la moitié au moins devait appartenir à un autre quartier de roc perdu dans les neiges de la montagne. Ah ! je n'en pouvais douter ; le coffre que j'avais rencontré à quelques pas du Bolide était renfermé dans ses flancs. Mon ambitieux délire m'avait fait espérer un trésor dans cette boîte de métal ; et elle contenait tout un autre univers.

Je voulus vite apprendre à quel être intelligent avaient appartenu ces livres, dans le globe de l'espace dont l'Aérolithe avait été sans doute une parcelle détachée, et, surtout, à quelles mains je devais ces manuscrits, que j'avais reconnus déjà en grande partie être extraits de la correspondance de deux amis, de deux sages.

Or, voici ce que m'apprit la lecture attentive de ces papiers : ce pupitre avait appartenu à un magistrat suprême d'une grande nation de l'un de ces mondes que la voûte étoilée nous montre la nuit semés dans le grand vide, dans l'immensité des cieux.

Loin du tumulte et des passions de ses semblables, il s'était choisi une retraite dans une habitation creusée dans le roc d'une montagne tourmentée quelquefois par des secousses volcaniques. Là, dans un réduit taillé à même le porphyre, il plaçait habituellement le pupitre dépositaire de ses livres les plus chéris, et surtout de ses pensées manuscrites les plus intimes. J'inférai de ces détails et de ces circonstances qu'un cratère avait pu s'ouvrir sur la partie de la montagne où était construite l'habitation du sage, et que, dans une effroyable éruption, ses bouches de feu avaient lancé à une distance infinie les dalles qui avaient formé de ce côté la croûte extérieure du volcan.

Qui pourrait dire combien de temps ces pierres ballottées entre les mondes sont restées errantes, jusqu'à ce qu'une

attraction puissante ou un souffle divin vînt les précipiter, sur une planète obscure comme la nôtre, mais peut-être aussi dans le sein d'un soleil éclatant de lumière ?

Ce ne fut que lorsque j'eus consulté la partie astronomique et cosmographique de mes documents transtellaires que je crus devoir assigner la place occupée par le monde qu'il m'était donné d'étudier. Au milieu de cet océan de soleils visibles et observables, la disposition et la pluralité des globes lumineux dans un même tourbillon ou système planétaire me firent penser qu'il devait se trouver dans l'étoile désignée dans les catalogues sous le nom de  $\psi$  de la constellation de Cassiopée : ce groupe bizarre d'étoiles, dont les cinq plus grandes marquent les angles d'un zigzag presque régulier.

J'ai laissé à ce monde le nom de *Star*, qui est à peu près l'énoncé du mot Terre dans le langage que j'ai sous les yeux.

Il m'a fallu rassembler dans ce livre la substance des livres stariens que j'ai traduits ; peut-être trouvera-t-on que je l'ai fait avec moins de méthode que de fantaisie.

FIN DE L'INTRODUCTION

# LIVRE PREMIER



## PRISE DE POSSESSION

### I

Au-delà des orbites d'Uranus et de Neptune, plus haut que les espaces du ciel où brille Sirius menacé par l'épée d'Orion, portez vos regards par la voûte étoilée, sur la ligne qui va de la Polaire vers Andromède; transportez votre imagination à des distances supérieures à plusieurs millions de fois la distance de Sirius au soleil, égales à un nombre de fois illimité, presque infini la distance du soleil à la terre; et, cette parcelle de l'immensité des cieux entrevue par votre esprit, allez plus loin, allez encore, montez, montez toujours!... Peut-être alors pourrez-vous atteindre par la pensée, dans les profondeurs de la constellation de Cassiopée, un point perceptible au télescope dans les nuits sereines. Ce point, cet atome de lumière, c'est l'étoile de cette constellation que les astronomes désignent par la lettre  $\psi$ , et que, là-haut, les êtres qui pensent et parlent nomment Star.

### II

Au milieu de cette voûte d'étoiles, dans cette mer de feux, qui semblent autant de flambeaux destinés à éclairer nos regards s'enfonçant dans les champs de l'infini, Star n'est qu'une étincelle assez puissante encore pour scintiller jusqu'à nous son filet de lumière; mais, là-haut, dans le vaste

tourbillon où elle resplendit et se déroule, cette faible lueur est un harmonieux système de globes et de soleils dont le moindre égale le nôtre en grosseur et en clarté.

### III

C'est vers ce point de l'espace que j'ai dirigé mes esprits, et, tout pénétré de la lecture et de l'étude de mes livres starriens, plus rapide que la lumière j'ai traversé les cieux; rien de terrestre n'occupe plus ma pensée; je me crois, je suis réellement sur un globe dans le tourbillon de Star.

Effrayé d'abord de l'audace de mon projet et du vide immense, de l'isolement sans limites qui peut-être m'attend, j'y cherche avec inquiétude des traces du passage d'êtres intelligents et sociables; mais rassuré bientôt par la certitude acquise qu'une telle nature, que cet univers somptueux ne saurait être ni rationnel ni complet s'il n'était habité par des individus capables d'apprécier et de sentir ses poétiques beautés, je me laisse aller avec ravissement à l'espoir d'admirer et de vivre, en esprit au moins, sur cette sphère merveilleuse.

### IV

C'en est fait! D'un seul bond, vous avez pénétré avec moi dans ce nouvel univers.

Cependant, si, dans ce voyage éthéréen que nous venons d'accomplir à travers l'océan de l'incommensurable espace, notre pensée, rasant dans son vol les étoiles semées sur sa route comme autant d'îles lumineuses, avait pu s'arrêter un moment sur un soleil voisin de Star, un fait étrange l'eût frappée d'abord. Dans ces millions de mondes que la nuit nous montre suspendus aux divers étages du ciel, le système pla-

nétaire de Star lui fût apparu comme une gracieuse pléïade d'étoiles de couleurs variées, et lui eût désigné de loin les globes dont l'exploration devait surtout la séduire et la fixer.

## V

Mais nous sommes descendus sur une sphère dans ce système de globes; nous sommes sur une terre échauffée par ces soleils. Leur chaleur est pénétrante et ineffable, et leur lumière suave autant que nuancée. Aussi, nous nous promettons d'observer avec volupté, car, ici, le jour et la nuit même ont une magnificence inconnue à nos yeux.

La contrée où nous avons pris pied est féconde, riche et couverte d'une végétation serrée, vigoureuse, exubérante. Sur la terre, des fleurs aux teintes vives s'étalent de tous côtés. Et c'est sur cette nature éblouissante que viennent se reposer les yeux quand ils sont forcés, quoique à regret, de se détacher des cieux, où quatre soleils de grandeur et de coloration diverses, quatre fleurs de lumière céleste émaillent l'azur et éclatent à différents points de l'horizon.

## VI

Que ne puis-je emprunter les expressions imagées et retentissantes de la langue starienne, pour décrire ce ciel embrasé par ses astres, comme il l'est dans nos fêtes, quand s'éparpillent dans les airs les jets fulgurants des pièces d'artifice, avec cette différence que, là, chaque étincelle est tout un monde de feu.

## VII

Le disque le plus grand, le pivot central, le véritable soleil de ce groupe planétaire se nomme *Ruliel* (FIGURE A). Son orbe immense, plus blanc que le sillon que trace la foudre, rayonne d'une lumière si vivace et si diffusible que les nuages ne sauraient le masquer entièrement, et que sa présence sur l'horizon atténue l'éclat des trois autres soleils.

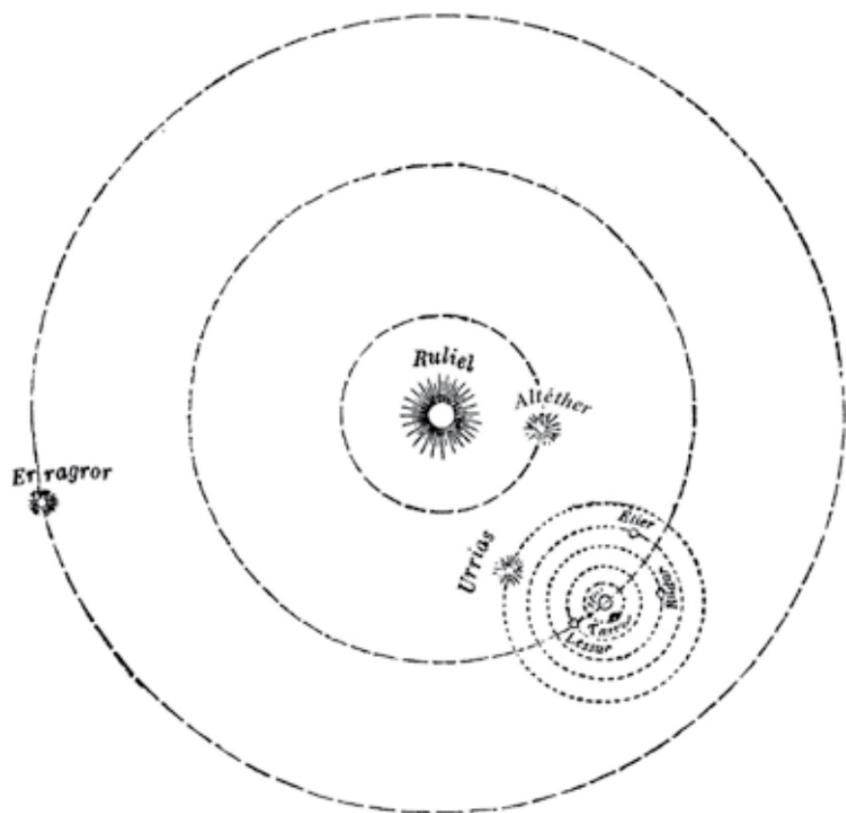
À quelque distance de *Ruliel* se montre en ce moment *Altéther* (FIGURE A), dont la surface et l'auréole sont d'un vert transparent : *Altéther* est un joli soleil vert qui accompagne souvent *Ruliel*. Il le précède à son lever comme une douce et splendide aurore, et déverse encore quelque temps ses tendres rayons à la terre, alors que le grand astre a englouti son vaste disque dans les limbes brumeux de l'occident.

Vers l'orient se lève aussi *Urrias* (FIGURE A), le soleil rouge flamboyant, dont la lumière, corrigée par les feux de *Ruliel*, jette de ce côté un réseau de rayons d'un rose pâle, qui se colore et rougit vers l'extrême horizon. *Urrias* est le soleil le plus voisin de la terre appelée *Star*, dont nous verrons plus tard qu'il est un des satellites.

Enfin, nous nous hâtons d'admirer le dernier astre lumineux de ce magnifique firmament, car *Erragror* (FIGURE A), le soleil au disque d'un bleu pur, incline déjà vers le couchant et baigne ce pan du ciel de sa lumière douce et mélancolique.

*Figure A*

**SYSTÈME PLANÉTAIRE DE STAR**



## VIII

Abaissons maintenant nos regards vers cette terre que les feux de ses astres inondent des mille reflets, des mille nuances d'une lumière blanche ou colorée; un autre spectacle nous y attend : spectacle déjà prodigieux et sublime dans son ensemble, mais encore admirablement curieux dans ses détails.

## IX

De vastes forêts sont devant nous. Quelques oiseaux qui voltigent dans l'air nous révèlent les premiers l'existence d'êtres animés. La vie et le mouvement sont déjà à nos côtés; nous ne sommes plus seuls; mais nous avons besoin, avant tout, de trouver des êtres pensants, et une avidité curieuse nous fait courir irrésistiblement à la recherche de l'homme. Car, ... quel est-il, l'être humain de cette sphère? Quelle forme, quel aspect, quelle intelligence va-t-il découvrir à nos regards? Et notre imagination, voyageant avec nous, l'habillait déjà de facultés et d'organes monstrueux.

## X

Nous avançons, étonnés des variations énormes que présente la végétation de cette planète. En effet, des arbres d'une vigueur effrayante s'élèvent comme des montagnes, comme des pics superbes; et sous leur cime, abritant une circonférence de plus de mille pas, des végétaux délicats, d'une transparence vitrée et d'une ténuité microscopique, étalent leurs rameaux filiformes.

L'espèce des plus hauts arbres, qui dominent le front lointain des forêts et y creusent de profondes anfractuosités, est le *syphus*, immense végétal aux mille bras incessamment ramifiés et perdant ses derniers ramuscules dans les nuages du ciel. Sur ce globe, le *syphus* n'a de comparable pour l'étendue qu'un arbre marin, appelé le *tarrios*, qui suspend de vastes forêts sur la plaine liquide des océans.

## XI

Le feuillage du *syphus* est d'un orangé adouci par le velouté du limbe des feuilles ; ses fleurs sont des grappes d'un vert tendre. Car on ne trouve plus sur ce sol brillant l'uniformité générique des teintes ni dans le feuillage des arbres ni dans les tiges des herbes qui le recouvrent. Le gris, le bleu, le vert et l'orangé sont les couleurs que revêtent le plus fréquemment les feuilles des plantes ; tandis que les fleurs larges et pompeuses y sont toujours en opposition de coloris avec le feuillage qui les accompagne.

Nous disons « en opposition de coloris », quel que soit le jour qui les éclaire ; car il ne faut pas oublier qu'après le coucher de Ruliel, les couleurs des objets sur le monde starien se modifient à chaque instant, selon le mélange ou la prédominance des lumières qui rayonnent des soleils colorés présents sur l'horizon.

## XII

Nous traversons des bois mystérieux, où des taillis d'arbres, semblables à des coraux ou à des madrépores verts et jaunes, dressaient à hauteur d'homme des rameaux de pierre couverts de belles fleurs bleues, dures et résistantes comme des

lames d'ivoire. Cette sorte de corail sylvestre nous parut être une espèce singulière d'arbres monocotylédones dont l'épiderme sécrète un enduit de chaux très épais, qui, en se durcissant à l'air, entoure le tronc et les branches comme une gaine, et donne aux fleurs la consistance, l'éclat et la dureté de la porcelaine.

Et le vent en se jouant dans les rameaux de ces arbres y produisait des vibrations métalliques dont les accords nous suivaient d'une éolienne et vaporeuse harmonie.

### XIII

Notre arrivée imprévue sur le bord d'une rivière y cause un tumulte étrange. Une multitude d'arbrisseaux aux feuilles vertes et luisantes s'élancent comme des oiseaux, fuient dans les airs agitant branches et feuilles en guise d'ailes, et vont s'abattre sur les rives à quelque distance.

Ces oiseaux-plantes nommés *bramiles* sont des êtres singuliers qui, avec l'organisation d'un végétal, ont la sensibilité d'un animal, et la faculté de se mouvoir en agitant leurs rameaux articulés avec le tronc. Les *bramiles* se fixent sur le bord des eaux courantes au moyen d'un pied tuberculeux armé de racines ou de suçoirs en forme de griffes qu'ils enfoncent dans la terre humide. Leur réunion et les mouvements de leurs branchages animent mélancoliquement les rives des fleuves qu'ils habitent.

### XIV

Désireux de nous orienter sur cette terre jusqu'alors inconnue, nous avons gravi le flanc d'une haute colline. Le sommet de cette colline se trouva être un promontoire d'où la

vue embrassait une mer immense. La mer était là, avec ses rivages où s'épanouissait à fleur d'eau la cime des tarrios qui formaient comme autant d'îlots de verdure bercés par les vagues.

Combien d'idées de force, de majesté et de vie s'élevaient en nous à la vue de ces arbres colosses, qui, plongeant leurs racines au fond des mers peu profondes ou le long des rivages, soulèvent au-dessus des flots, au moyen d'un tronc énorme, des rameaux puissants, capables de résister aux efforts des vagues et des tempêtes !

## XV

Insensiblement les soleils s'étaient déplacés. Erragror a disparu de l'horizon, et Ruliel l'a suivi quelque temps après. Altéther lui-même montrait son disque vert agrandi dans les brumes floconneuses de l'occident. Il va nous être donné d'observer une des nuits incomplètes de Star, alors que la foule des astres éclipsés par la lumière de Ruliel se montre dans l'azur du ciel, alors que les cinq lunes ou satellites de Star apparaissent escortés d'étoiles de première grandeur.

Mais ces nuits, qui ont tant de charmes mystérieux au bord des eaux et dans les forêts qui nous entourent, font briller aux cieus des magnificences que nos regards fatigués ne sauraient sonder sans se recueillir un instant.

## XVI

Star est la sphère terrestre, le globe habité et vivant dont le nom nous a servi à désigner génériquement le groupe d'astres où nous avons pénétré.

Star (*voyez* FIGURE A) est une masse planétaire de fort

volume, dont l'orbite occupe à peu près l'espace intermédiaire du système à égale distance d'Altéther, le soleil vert, et d'Erragror, le soleil bleu. Star, comme ces deux soleils, gravite elle-même autour de Ruliel, immobile au centre de cet univers.

Autour de Star, ou la terre, se meuvent cinq petits globes, dont le plus élevé et le plus volumineux est Urrias, un des quatre soleils qui sillonnent le ciel. Les quatre autres satellites, dépourvus de lumière propre, figurent autant de lunes qui reposent le regard dans ce firmament dont les splendeurs aveuglent.

La première de ces lunes porte le nom de *Tassul*, la deuxième s'appelle *Lessur*, la troisième est dite *Rudar*, et la quatrième *Élier*. Telles sont, en y comprenant les étincelants chapelets d'étoiles ardentes, les richesses de la nuit dans ce monde merveilleux.

## XVII

Les crépuscules de Star ont une magie enchanteresse. Malgré la présence sur le plan de l'horizon d'Urrias et d'Altéther, le disque de Tassul, éclairé en totalité par les rayons de Ruliel, se levait à l'Orient limpide et argenté. Un peu plus haut, Lessur présentait un phénomène étrange : une moitié de sa surface, recevant la lumière blanche de Ruliel, avait la couleur jaune pâle de Tassul un peu nuancée d'azur, tandis que l'autre moitié, qui réfléchissait seulement les rayons d'Erragror, présentait une teinte bleuâtre crépusculaire. Rudar, au contraire, perdu au milieu des feux rouges et verts d'Urrias et d'Altéther, suspend sur nos têtes son croissant luisant de couleurs caméléoniennes.

## XVIII

Le Soleil bleu s'était déjà perdu derrière les montagnes du couchant. Le Soleil rouge penche aussi vers ce point, tombeau de toutes les lumières des cieux. Pour cette terre, pour ces lieux toujours ruisselants de clarté, c'était presque la nuit, mais la nuit douce, tropicale et chatoyante.

À ce moment se lève dans l'azur de ces cieux riches un astre singulier, qui, chez les Stariens, est toujours contemplé avec étonnement. Ces peuples l'appellent *Élier*. Ce satellite de Star est un globe diaphane, solide et compact comme une terre de cristal, mais transparent comme l'air respirable, transparent comme l'espace où luit le jour. Dans les champs de ces cieux, où brillent comme dans un vaste écrin tant d'escarboucles, *Élier* est le diamant où se jouent, se croisent et se reflètent tous les feux des soleils, des lunes et des étoiles. Nous le voyions, en s'avancant, projeter en rayons distincts, en rayons enflammés les couleurs de l'arc-en-ciel. Toutes les lumières des soleils, en le pénétrant ensemble ou tour à tour, déroulaient la fantasmagorie enflammée des couleurs réfrangibles du spectre solaire, ou faisaient onduler, du centre de l'astre vers sa circonférence, des anneaux chaudement colorés.

## XIX

Quel pinceau pourrait rendre les différentes phases de la physionomie imprimée au jour et à la nuit, sous le ciel féérique de Star, par la révolution de ses astres, et les changements qui surviennent à tout instant dans leur situation respective ? Qui pourrait décrire surtout la fantasmagorie des jeux et des chatoiements exécutés par les disques de ces astres

dans les flots de la mer, quand ils plongent dans l'onde avec la vague, tremblent à sa surface ou miroitent dans l'écume aux reflets d'opale?

Non, vous dis-je! rien ne manque à la série harmonieuse des effets de lumière qui teintent cette terre et ces cieux enchantés, pas même l'antithèse, pas même l'obscurité profonde. Car, s'il est vrai que les nuits obscures sont rares pour les Stariens, elles arrivent néanmoins par instants, quand quelque lune attardée ou même quelque pâle soleil à son déclin se montrent seuls voilés par une atmosphère de nuages épais.

Star a donc aussi ses ténèbres!

## XX

Ô la brillante et douce nuit! le souffle d'un vent tiède nous apportait le mugissement de la mer battant le marbre des falaises; puis par intervalles d'autres sons plus distincts, qui venaient des forêts voisines, jetaient l'âme, déjà émerveillée d'un si beau spectacle, dans un abîme de rêveuse contemplation.

Sur la terre de Star, la mélodie erre de tous côtés presque aussi répandue que l'air qui rase le sol et bruit dans les herbes. Non seulement la nature y a fait naître des multitudes d'oiseaux doués presque tous d'un gosier musical, des animaux mammifères même font entendre, comme un cri d'amour, des chants que le voyageur écoute de loin avec ravissement.

S'il est des hommes dans ce monde harmonieux, ils ont dû s'arrêter quelquefois pour écouter les accords que rendent, en se balançant au souffle de la brise, les fruits d'un arbre de ces forêts que nous nommerons le *lartimor*. Ces fruits, suspendus par un lien ou pédoncule long et flexible, sont formés par une

noix à enveloppe d'une dureté et d'une élasticité particulières. À leur maturité, le sommet de la noix tourné vers la terre s'ouvre, ou, pour mieux dire, se découvre et laisse écouler la liqueur qui la remplit. La coquille alors reste ainsi plusieurs années sans s'altérer, et les sons que rendent les groupes de ces coques de différents calibres en s'entrechoquant sont des notes harmonieuses que le vent fait gémir ou gronder selon qu'il est calme ou furieux.

Oh! oui; s'il est des hommes sur cette terre, le lartimor a dû leur révéler plus d'une fois les mélodies de la nature.

## XXI

Sortons de notre rêverie somnolente et contemplative, car Ruliel qui se lève a chassé les pénombres de la terre; le soleil blanc paraît, et bientôt nos regards, aidés de sa clarté, ont embrassé, du côté de l'orient, les dernières limites de l'horizon.

À mesure que la lumière dessinait plus distinctement les objets, de vagues frissons d'espérance et de crainte nous agitaient. Enfin nous n'en pûmes douter: c'était bien l'aspect lointain d'une grande ville que nous découvrions tout au bout du cercle visuel. Vite! en marche, oh! courons; car il nous tarde de connaître et d'examiner le prince de la création sur ce globe splendide.

## XXII

Malgré le désir curieux qui nous emportait, nous fûmes arrêtés dans notre course par la scène anxieuse d'un combat qui se livrait sur nos têtes. Un gracieux oiseau d'un bleu d'azur, ayant seulement le bec et le bout de l'aile dorés,

venait de nous apparaître. Il portait au cou un ruban blanc, signe de domesticité, et sa présence nous annonçait ainsi le voisinage des habitations dont le *bitos*, c'est le nom de l'oiseau, est un des hôtes les plus fêtés par les peuples de ce pays. Soudain, deux oiseaux noirs et velus, porteurs d'une tête allongée, effrayante de ses larges yeux rouge de feu, se précipitent sur l'oiseau bleu et, le saisissant chacun par l'une de ses ailes, ils le tirent en sens inverse comme pour l'écarteler. Aux cris du *bitos*, un oiseau blanc de taille monstrueuse fendit les airs, et, lançant deux coups de son énorme bec sur les deux forbans, il délivra le *bitos*, et jeta à nos pieds ses ravisseurs expirants.

J'appris depuis que les *bitos* étaient des oiseaux révévés et chéris, les suppôts du bonheur, dit-on, presque des dieux lares pour les Stariens, qui les élèvent dans leurs maisons, soit en troupe, soit isolément, pour leur agrément d'abord, et ensuite un peu par superstition. Mais les *bitos* ont pour ennemis naturels et acharnés d'autres oiseaux hideux, appelés les *zayoux*, ou oiseaux néfastes, qui en détruiraient vite l'espèce, si les habitants de ces contrées n'eussent pris soin de préposer à la garde et d'instruire pour la défense des *bitos* une sorte d'aigle géant devenu le chien de chaque troupeau, et qui porte secours à ses élèves, quand par hasard, comme dans un cas semblable, l'un d'eux, s'aventurant un peu loin du toit domestique, se trouve assailli par les *zayoux*.

### XXIII

Que cette terre est étrange et d'aspects mobiles ! En ce moment, un nuage épais vint obscurcir l'image de Rueliel, le soleil blanc, et bien que ne pouvant masquer complètement l'éclat de son disque, visible encore à travers cet amas de grises vapeurs comme une lune brillante dans la nuit d'un

beau ciel, il avait néanmoins absorbé ses rayons et sa lumière pénétrante.

Dans d'autres points de l'espace, les soleils rouge et bleu, dont les rayons traversaient des pans dégagés de nuages, nuançaient certaines parties du paysage et couvraient d'une teinte violette ardente les montagnes de l'horizon.

Mais le nuage passa sur le front de Ruliel, et les lumières colorées virent bientôt leurs tons pâlir et s'effacer.

#### XXIV

Quand les vents charrient des flocons nuageux et que les soleils de couleur sont seuls sur l'horizon, il arrive parfois que, leurs rayons s'échappant à travers les mailles, à travers les éclaircies de ce réseau nébuleux, le voyageur peut suivre du regard sur le flanc des coteaux des espaces bleus, verts ou roses qui courent et fuient dans la direction du vent.

#### XXV

Ici la nature animale et vivante même pourrait sembler fantaisiste dans ses productions. Nous avons déjà rencontré quelques animaux assez singuliers sur notre chemin ; mais ayant voulu poursuivre un quadrupède d'une fourrure blanche et serrée, à notre grande surprise, il nous sembla que cet animal augmentait en grosseur à mesure qu'il fuyait devant nous ; de sorte qu'au bout de quelques centaines de pas, son volume était plus que triplé. Nous accélérâmes notre course pour tâcher de nous emparer de ce singulier phénomène ; mais au moment où nous allions le saisir, nous le vîmes s'élever dans les airs, d'abord péniblement, ensuite avec rapidité, sans que pour cela il agitât autre chose que

sa queue, dont il paraissait se servir comme de gouvernail. Il disparut, emporté par une rafale de vent, et alla s'abattre dans une forêt de syphus aux feuilles orangées<sup>1</sup>.

## XXVI

Le jour s'avavançait, et nous allions encore nous arrêter auprès d'un buisson aux feuilles d'azur pour cueillir ses fleurs noires, brillantes, parfumées et aux pétales distinctement moirés, quand nous nous apercevons que notre course nous a conduits jusqu'à l'entrée d'une bourgade, peu distante elle-même de la grande ville que nous cherchions, et qui déroulait ses immenses faubourgs dans l'éloignement. À ce moment, notre curiosité, sur le point d'être satisfaite, espère et craint de trouver l'homme de ce monde si différent du nôtre, écrasant et surnaturel de force, d'intelligence et de majesté.

Nous avançons; une petite troupe d'individus de la race starienne se présente à nous... Ils sont semblables à nous-mêmes... Ce sont bien là les mortels que nous connaissons. Là, comme partout, l'homme est l'homme; la nature jusqu'alors n'a rien produit de plus parfait.

1. Voici ce que les naturalistes stariens disent de cet animal, qu'ils nomment le *psargino*: «Sa peau, qui jouit d'une grande extensibilité, ne lui est adhérente qu'aux yeux, à la bouche, aux autres ouvertures naturelles et à la plante des pieds.» Dans le reste de son étendue, elle n'est que juxtaposée à une autre membrane ou peau interne qui a la propriété de sécréter, à la volonté de l'animal, une matière quinze ou vingt fois plus légère que l'air. Le *psargino*, ainsi entouré de gaz, devient une sorte de ballon moins pesant que l'air atmosphérique; et il se sert de cette propriété pour s'élever dans les airs et échapper à ses ennemis. Une sorte d'ouverture garnie de valvules, que le *psargino* porte sous le ventre, le débarrasse d'une partie ou de la totalité du gaz qui l'allège, et lui sert à descendre à terre quand le chasseur a perdu ses traces.

## XXVII

Sans doute, comme organisation, l'espèce humaine, sur la terre appelée Star, est semblable à nous-mêmes ; mais quant aux forces vives de la raison, de l'esprit et du cœur, nous aurons dans la suite de nombreuses occasions d'en comparer les applications ici-bas et là-haut.

## XXVIII

Impatients de pénétrer dans les entrailles de ce monde inconnu, nous nous établirons sans retard au milieu de la puissante ville qui nous était apparue dans l'éloignement. Cette ville borde de ses quais et de ses édifices les rivages d'une mer irisée et les embouchures d'un fleuve qui, à cet endroit, vient mêler ses ondes placides aux vagues soulevées d'un océan starien. Sa rade immense est couverte de vaisseaux, autour desquels jouent des *talersis*, gigantesques monstres marins, que les Stariens ont domptés pour le service des bâtiments qui voguent sur la mer. Nous suivons un de ces navires arrivant de l'île d'Infressia, et entrant dans le port, voiles déployées, mais remorqué encore par deux *talersis*.

## XXIX

Les édifices, vus de loin, nous semblent d'une architecture bizarrement contournée ; mais notre attention est tout entière et tout de suite absorbée par la partie vivante de la cité. En effet, à mesure que nous avançons, il nous est impossible de détourner nos regards des masses du peuple qui s'agite et grouille sur les quais, ou s'engouffre dans les rues de la grande ville.

En approchant plus près, il semble tout d'abord que ce peuple se compose de deux nations, de deux races très distinctes qui vivent ensemble et vont se répandre pêle-mêle dans le dédale des rues.

La plus grande de ces deux races est belle, noble et forte dans ses deux sexes. La seconde est petite, velue, et remarquable, avant tout examen, par ses larges oreilles repliées, tombantes, et ornées de poils soyeux, surtout chez les individus du sexe féminin. La première seulement appartient à l'espèce humaine; forte et intelligente, surtout sur cette terre; race, ici, supérieure et dominante.

La seconde partie de la population n'est autre chose qu'une espèce inférieure, ou, pour mieux dire, une nation d'animaux perfectibles, doués plus que tous les autres d'intelligence et d'habileté; mais, de plus, ayant comme l'être humain l'usage de mains agissantes, et la faculté d'exprimer leurs idées, l'usage de la parole. Ce sont les *repleux*, soumis à l'homme qui règne et commande, et réduits par lui en domesticité.

La race humaine est sans affinité avec la race des repleux. Elle est à celle-ci ce que le cheval est à l'âne, et leur accouplement même ne produit que des métis incapables d'engendrer. Les Stariens possèdent selon leurs moyens et leurs besoins personnels un ou plusieurs repleux. Ceux-ci sont élevés et instruits pour différents emplois, mais surtout pour le service particulier de la maison. La taille des repleux est de plus d'un mètre; ils marchent debout, sont agiles et robustes; par rapport à la race humaine, leurs pieds et leurs mains sont seulement un peu trop larges. Leur vie, enfin, est de moitié plus courte que celle de l'homme.